

L'ÉPOQUE DE LA VIE
LA PLUS DÉLICIEUSE

TIRÉ DE TEXTES DE

SÉNÈQUE (*Lettres à Lucilius*)

ET ALBERT COHEN (*Carnets 1978*)

ADAPTATION DE YVES CUSSET

Créé pour le festival off d'Avignon 2006

Théâtre de la Maison IV de Chiffre

Scénographie : Yves Cusset

Mise en scène : Michel Jestin

Avec Gilles Berry et Yves Cusset

1^{er} personnage, texte Sénèque

2^e personnage, en italiques, texte Albert Cohen

Séquence I : L'irréversible

L'époque de la vie la plus délicieuse ?

L'époque de la vie la plus délicieuse....

L'époque de la vie....

L'époque de la vie la plus délicieuse, c'est lorsqu'on a entamé la descente, mais sans dégringoler pour autant. Même ce moment-là (qui est comme la goutte d'eau au bord de la dernière tuile), il a pour moi son charme propre. Comme il est doux d'avoir épuisé ses désirs, de les avoir laissés derrière soi.

Il est gênant, dis-tu, d'avoir la mort devant les yeux. D'abord la mort devrait être devant les yeux du jeune homme autant que du vieillard. Il n'y a pas d'ordre de passage, pas de priorité pour les personnes âgées. Ensuite, personne n'est assez vieux pour ne pas espérer raisonnablement un jour de plus.

Oui, c'est cela, mon cher Lucilius, revendique la possession de toi-même. Ton temps, jusqu'à présent, on te le prenait, on te le dérobait, il t'échappait. Récupère-le et prends-en soin.

Tu peux me citer un homme qui accorde du prix au temps, qui reconnaisse la valeur d'une journée, qui comprenne qu'il meurt chaque jour ? Notre erreur, c'est de voir la mort devant nous. Pour l'essentiel, elle est déjà passée. La partie de notre vie qui est derrière nous appartient à la mort.

Fais donc, mon cher Lucillius, ce que tu me dis dans ta lettre : saisis-toi de chaque heure. Ainsi, tu seras moins dépendant du lendemain puisque tu te seras emparé du jour présent. On remet la vie à plus tard. Pendant ce temps, elle s'en va.

Tu vas peut-être me demander comment j'agis en la matière...

Et moi dans tout ça, qu'est-ce que je deviens moi, dans toutes ces fines spiritualités...

Je te l'avoue tout net : j'agis comme un homme dépensier mais ordonné. Je peux te donner les raisons de ma pauvreté. Ma situation c'est celle de la plupart des gens qui se trouvent ruinés et qui n'y sont pour rien : tout le monde les excuse, personne ne leur vient en aide.

Faisons le point. N'est pas pauvre celui qui se contente de ce qui lui reste, aussi médiocre que ce soit. Comme le disaient nos aïeux : « Trop tard pour les économies quand il ne reste qu'un fond de bouteille ». Ce qui reste c'est très peu, et c'est le pire.

Lorsque je me couche sur ma droite...

Au moment d'aller dormir, répétons, joyeux et souriants : « j'ai vécu, j'ai achevé le cours que m'avait assigné la Fortune ». Si dieu nous donne encore un lendemain, accueillons-le avec joie. Bienheureux celui qui tranquillement maître de soi-même attend le lendemain sans aucune inquiétude. Quiconque s'est dit : « j'ai vécu », chaque jour qui se lève est pour lui une aubaine...

Lorsque je me couche sur ma droite et que je ferme les yeux pour m'endormir, j'ai peur de ma mort et je suis scandalisé

...et quelle bêtise de s'étonner de voir arriver un jour ce qui peut chaque jour arriver ! Le défaut principal de la vie, c'est qu'elle est toujours inachevée et qu'on l'ajourne constamment. Celui qui chaque jour a mis la dernière main à sa vie n'a pas besoin de temps.

Il sont libres et indépendants les connaisseurs de leur fin proche...

Rien de plus lamentable que de se demander à propos de ce qui vient : « Où cela va-t-il aboutir ? Combien me reste-t-il à vivre ? Et dans quelles conditions ? ». Voilà ce qu'agite, dans des terreurs inextricables, un esprit qui manque de recul.

Séquence II : L'âme.

L'époque de la vie...L'époque de la vie la plus délicieuse, c'est...C'est...Euh...

« Chacun sort de la vie comme s'il venait tout juste d'y entrer », dit Epicure. Prends qui tu veux, jeune homme, vieillard, adulte entre deux âges : effrayés de mourir et ne sachant pas vivre. Ce que j'apprécie surtout dans cette maxime, c'est qu'on reproche aux vieillards d'être encore des enfants. Mais c'est faux, nous mourons plus mauvais que nous ne sommes nés. La nature aurait le droit de se plaindre en nous disant : « Comment ? Je vous ai mis au monde dépourvus de frayeurs, de superstitions, de perfidie et autres fléaux, sortez-en avec les mêmes qualités ! »

Si âgé que je sois, je considère l'enfant que je serai toujours...

Il a bien recueilli les fruits de la sagesse, celui qui meurt aussi tranquille qu'au jour de sa naissance. Tandis que nous, nous tremblons à l'approche du danger. Quelle honte ! Être inquiet au seuil de la quiétude ! La raison la voici : dépouillés de nos biens, nous souffrons d'avoir gaspillé notre vie. Tout le monde veille non pas à bien vivre mais à vivre longtemps, alors qu'en fait il est donné à tout le monde de bien vivre, mais de vivre longtemps à personne.

Dans la glace je me regarde et je considère l'enfant de ma mère, l'enfant que je suis en secret, l'enfant que je serai toujours.

Et que m'importe de le dire, que m'importe ce ridicule d'un enfant à la tête chenue puisque je vais bientôt la rejoindre, ne plus être, ne plus y être, ne plus en être. Ils sont libres et indépendants, les connaisseurs de leur fin proche.

Nous devons rechercher quelque chose qui ne se dégrade pas de jour en jour et que rien ne puisse entraver. Qu'est-ce que c'est ?

L'âme ?

L'âme, mais alors bonne, droite, grande. Comment la nommer, sinon par ces mots : « C'est un dieu qui loge dans un corps d'homme » ? Cette âme peut aussi bien tomber dans le corps d'un chevalier romain que d'un affranchi ou d'un esclave. Qu'est-ce

qu'un chevalier romain, un affranchi ou un esclave ? Des noms qui sont nés de l'orgueil ou de l'injustice. De n'importe où, on peut s'élancer vers le ciel...

Mon âme... ?

Mais alors bonne, droite, grande.

Lorsque je me couche sur ma droite et que je ferme les yeux pour m'endormir, j'ai peur de ma mort et je suis scandalisé. Je n'accepte pas de perdre mes yeux qui étaient une partie de mon âme. Mon âme n'est pas un impalpable ectoplasme à gogos. Mon âme c'est moi. Cela n'est pas de la philosophie, cette filandreuse toile d'araignée toute de tromperies, mais une grenue et indestructible petite vérité tout à fait vraie. Oui, tout ce que vous voudrez, dites ce que vous voudrez, dites toutes les survolances qu'il vous plaira, mais ma petite vérité est bon teint. Mon âme, c'est mon corps et non un magique souffle. Or, je n'accepte pas de ne plus bouger, moi dont la main droite en cette minute studieusement bouge. Je n'accepte pas que moi qui suis ne sois plus, et bientôt plus. Quelle aventure que ce mobile que je suis soit bientôt immobile et pour toute éternité.

Ô l'art admirable ! Tu sais mesurer ce qui est rond, tu sais réduire à un carré toute figure proposée. Il n'est rien que tu ne puisses mesurer. Ô l'art admirable ! Si tu es si fort, mesure un peu l'âme de l'homme, dis-moi sa grandeur, dis-moi sa petitesse. Tu sais ce qu'est une ligne droite. A quoi bon, si tu ignores ce qu'est, dans la vie, la droiture ?

Ah oui, l'âme, les réalités invisibles. Très commodes, des réalités qui ont la politesse d'être invisibles. Ah oui, la vie éternelle, n'est-ce pas, c'est-à-dire que je pourrai regarder, paraît-il, quand mes yeux seront une coulante morve. Et moi, dans tout ça, qu'est-ce que je deviens, moi, dans toutes ces fines spiritualités, moi, le moi qui est moi, il me semble qu'on m'oublie, moi, dans toutes ces jolinesses.

Ô l'art admirable !

Que tout cela est absurde. Moi, le vivant d'aujourd'hui, je serai bientôt sous terre, où je serai un objet, une hébétude et bientôt un ossement qui, lui, durera mille ans. Eternellement allongé dans une insensible oisiveté, celui qui en sa jeunesse tant aimait Diane, pour toujours immobile, l'amant d'autrefois.

Séquence III : Ô vous, frères humains...

Tu te crois seul à l'avoir faite cette expérience ! Tu t'étonnes (la belle nouveauté !) de ce qu'un aussi long voyage et la visite de lieux aussi variés n'aient pu dissiper cette tristesse lourde que tu portes en toi ? Il te faut changer d'âme et non pas de climat. Tu peux bien traverser la mer immense et tes yeux peuvent bien, comme le dit notre cher Virgile, « laisser reculer les terres et les villes », ils te suivront partout où tu iras, tes vices.

Ô notre chère planète, qui fut belle et peut-être unique...

Pourquoi t'étonner si tes voyages ne te sont d'aucun profit ? C'est toi que tu traînes partout. Tu souffres exactement de ce qui t'a fait fuir. En quoi de nouvelles terres

peuvent-elles t'aider ? Futilité que tout ce ballottage ! Tu veux savoir pourquoi cette fuite ne t'est d'aucun réconfort ? Tu fuis avec toi-même. Il te faut déposer le fardeau de ton âme. Tant que tu ne l'auras pas fait, aucun endroit ne te fera plaisir. Tu te fais du mal rien qu'en bougeant puisque tu secoues un malade.

Notre chère planète

Mais une fois débarrassé de ce mal, tout dépaysement te sera agréable. On pourra t'exiler au bout du monde, quel que soit le coin perdu des pays barbares où l'on t'aura mis, cet endroit te sera, de toute façon hospitalier. Ce qui compte, c'est l'état dans lequel tu te trouves et non pas ta destination. Il faut vivre avec la conviction suivante : « Je ne suis pas né pour un seul coin de la terre. Ma patrie, c'est le monde entier. »

(Les deux en tuilage) : Ma patrie, c'est le monde entier.

Je pense à quoi s'intéressent mes frères humains, à quoi ils s'occupent. Sans parler de leurs camps d'extermination de naguère, de leurs fours crématoires et de leurs continuelles guerres, je pense à leurs effrayantes usines nucléaires, diaboliques à déchets meurtriers dont ils ne savent pas et ne sauront pas comment se débarrasser.

Ô notre chère planète, qui fut belle et peut-être unique, à jamais déserte bientôt. L'espèce humaine, si merveilleuse malgré tout, celle de Beethoven et de Mozart, va disparaître, assassinée par son ingénieuse méchanceté. Et les musiques de Beethoven et Mozart ne seront plus, auront disparu à jamais de la planète silencieuse, n'auront jamais été. Que je meure bientôt, je peux m'en consoler. Mais que disparaissent à jamais nos humaines richesses accumulées, les beautés des grands et des nobles, leurs musiques et leurs livres, rassurantes tendresses et inutiles efforts, de cela je ne me console pas.

(Les deux) : Ma patrie, c'est le monde entier.

Veux-tu bien y songer ? Cet homme que tu appelles ton esclave est issu de la même semence que toi, il jouit du même ciel que toi, il respire comme toi, il vit comme toi, il meurt comme toi. Tu peux aussi bien le voir libre qu'il peut te voir esclave. Va mépriser maintenant un homme dont le lot, dans l'instant même où tu le méprises, peut devenir le tien !

Comment ne pas lui donner une tendresse de pitié ?

« Ce sont des esclaves ». Non, des êtres humains, des camarades logés sous le même toit. « Ce sont des esclaves ». Non, des compagnons d'esclavage, si l'on songe que la fortune a sur nous comme sur eux un pouvoir égal.

Ô indifférent amour du prochain, angélique cantique, théâtrale déclaration, et en fin de compte amour de soi-même, quête d'une présomptueuse sainteté, futilité et souffle du vent, dangereux amour du prochain mainteneur d'injustice, d'injustice par ce trompeur amour fardée et justifiée. Ô affreuse coexistence de l'amour du prochain et de l'injustice. Ô stérile amour qui au long de 2000 années n'a empêché ni les guerres ni les tueries, ni les bûchers de l'Inquisition, ni les pogromes, ni l'énorme assassinat allemand. Ô affreuse coexistence de l'amour du prochain et de la haine.

Tout cela, je l'ai déjà dit, mais je le redis ici, car cela m'importe.

« C'est un esclave ! ». Mais peut-être a-t-il l'âme d'un homme libre. « C'est un esclave ! ». Faut-il l'en accabler. Montre moi qui ne l'est pas. L'un est esclave de la luxure, l'autre de l'avarice, l'autre encore de l'ambition. Tous esclaves de l'espérance et de la peur. Je peux te citer le cas d'un ex-consul esclave d'une petite vieille et d'un riche

soumis à sa bonniche. Je te montrerai des jeunes, tout ce qu'il y a de plus noble appartenant corps et âme à des danseurs de pantomime. La servitude la plus indigne, c'est la servitude volontaire.

La première voie qui mène à la tendresse de pitié, seul possible amour du prochain, est ce que je nomme l'identification à l'autre. Lorsque je suis devant un frère humain, je le regarde et soudain je le connais, et soudain étrangement, je lui ressemble, je suis lui, pareil à lui, son semblable, je ne peux ne pas avoir pour lui, non certes l'amour que j'ai pour mes bien-aimés, mais une tendresse de connivence et de pitié.

Quelle est cette étrange tendresse de pitié lorsque j'imagine Pierre Laval dans sa prison ? Je l'imagine, je le connais et je deviens étrangement lui, pauvre méchant avide d'éphémère puissance. Oui, il a été chef de la milice et serviteur des nazis, oui, il a fait du mal à mes frères juifs, et il a fait peur à ma mère, et il a envoyé à la mort des enfants coupables d'être nés de mon peuple. Oui, au temps où il était puissant et malfaisant, il méritait la mort, une mort rapide et sans souffrance. Mais maintenant il est abandonné de tous et honni, il est dans une prison, et il va être jugé. Je l'imagine, et je le vois, et je suis lui soudain.

Ne me dites pas absurde, car ce que je dis est vérité, une vérité ressentie par moi, tant de fois ressentie.

Séquence IV : Evocation

Le regret que nous gardons au fond de l'âme, ce sont parfois des lieux familiers qui le font remonter à la surface. C'est ce qui arrive avec les gens en deuil : même si le

temps a apaisé leur douleur, il suffit d'un petit esclave, familier du disparu, d'un de ses vêtements ou de sa maison pour aviver la douleur.

Je suis sorti, mais dans ce pré devant la maison il n'y avait qu'un chat errant qui m'a regardé avec crainte, m'a regardé avec les yeux de ma mère, ses yeux de maintenant et qui m'ont fait peur. Les morts aimés sont effrayants à minuit, et ils revivent de vous effrayer

Voici que la Campanie et surtout le spectacle de Naples et de ta chère Pompéi ont réveillé avec une force incroyable le regret que j'ai de toi. Tu es là, devant mes yeux, en chair et en os. J'ai l'impression que c'est hier que je t'ai perdu.

Alors j'ai contemplé le ciel de juin, comblé de clartés aimantes et de bons secrets.

D'ailleurs, qu'est-ce qui n'est pas hier dès qu'on évoque ses souvenirs ?

Beau ciel, lui ai-je dit...

Un point, voilà tout le temps de notre vie.

... spectateur immémorial, infinie corbeille de regards compatissants, dites à ma mère, dites à mes morts, que je contemple vos feux, dites leur mes larmes où brillent vos étoiles qu'ils contemplent peut-être de quelque sublime part.

Et encore un point c'est beaucoup dire !

Je ne mourrai pas mais je vivrai, et Il me rendra ma mère, IL me rendra mes morts, me les rendra en toute vie dans le pays où il n'y a pas de temps.

Séquence IV : Le deuil

Je me regarde dans la sempiternelle glace et je revois ma mère morte et mes amis morts et Marcel Pagnol, le plus aimé, l'unique ami de mon enfance, Marcel d'autrefois,

Marcel vivant qui venait vers moi et m'embrassait, Marcel mon rieur bien-aimé, aujourd'hui le plus mort des morts.

Regarde Marullus, il vient de perdre son fils en bas âge et on le dit effondré. Ceux qui ont décidé de se lamenter, il faut les reprendre tout de suite et leur apprendre que les larmes mêmes peuvent être déplacées. « Tu attends des consolations ? Voici des reproches : tu montres si peu de courage pour la mort d'un fils. Que ferais-tu si c'était un ami que tu avais perdu ? Un fils t'a quitté, si petit qu'on ne savait trop quoi en attendre. Un peu de temps a péri ».

Comment pardonner à Dieu que celui qui fut si vif et si gai ne soit plus ?

Nous nous cherchons des raisons de souffrir et nous voulons même, dans notre injustice, nous plaindre de la Fortune, comme si elle ne devait pas nous offrir de raison de nous plaindre. Tant d'années de vie si étroitement nouées, une telle intimité, un tel partage intellectuel n'ont mené nulle part ? Avec l'ami, tu enterres l'amitié ? Pourquoi alors te désoler de l'avoir perdu s'il ne te sert à rien de l'avoir eu ? Il est à nous, le temps passé, et rien n'est plus à l'abri que ce qui n'est plus.

Plus jamais les sourires de Marcel, plus jamais ses rires, plus jamais les joyeuses histoires. On me l'a enfermé dans une boîte, on a descendu la boîte avec des cordes, sans trop de ménagement, descendue et déposée au fond d'un trou d'argile. Et il n'a pas crié, pas protesté, docile comme aux premiers mois de son âge.

Je suis peiné de la mort de ton ami. Pourtant, je ne veux pas que tu en souffres exagérément. L'absence de toute douleur, je n'oserais l'exiger. Ce serait la meilleure chose à faire, mais qui pourra atteindre à une telle fermeté d'âme hormis celui qui se situe déjà au-dessus des aléas de la Fortune ?

Ô Dieu, absent bien-aimé, montre ta Puissance et ta Bonté, convertis-moi et fais que je puisse croire à une vie après la mort.

Tâchons simplement de nous rendre agréable le souvenir de ceux que nous avons perdus, car cela ne fait plaisir à personne de revenir sur une pensée à laquelle on ne peut songer sans tourment. Même quand nous en serons là, nous ne pourrions nous empêcher de ressentir un pincement au cœur au seul nom des disparus que nous avons aimés. Mais c'est un pincement qui nous cause un plaisir particulier.

Ô Dieu, fais que mon Marcel enfoui ne soit pas venu en vain sur cette terre et en ce traquenard. Dis-moi qu'il vit et que je le retrouverai.

Jouissons donc avidement de nos amis, parce que nous ne pouvons pas savoir combien de temps ce plaisir durera.

Souffrir d'un deuil, souffrir de ne jamais plus revoir mon ami, de ne plus jamais avoir cette joie dans le taxi qui me menait vers lui, souffrir ainsi, ce n'est pas avoir des sentiments nobles et de survolantes tristesses, c'est transpirer d'épouvante, c'est avoir un mal soudain à la respiration et une nausée et une faiblesse mortelle à la main qui écrit, et soudain un désintérêt de vivre.

Et maintenant assez, j'en ai assez de parler dans le vide, de m'adresser à qui ne répond jamais. Je vais aller dormir, aller oublier mes morts ou les retrouver.

Séquence V : Les affairés

Chaque jour, chaque heure, nous rappelle le rien que nous sommes et nous rappelle, par quelque preuve nouvelle, notre fragilité oubliée. Nous qui rêvons d'éternité, nous sommes alors contraints de tourner nos regards vers la mort.

Que signifie ce début ? Eh bien, voici : tu connaissais Cornélius Sénécion, brillant chevalier romain et homme dévoué? D'origine modeste, il s'était élevé par lui-même et déjà s'ouvrait à lui la route de tous les honneurs. Cet homme, d'une extrême sobriété, aussi soigneux de son corps que de son patrimoine m'avait, comme à son habitude, rendu visite le matin. Il avait passé tout le reste de la journée au chevet d'un ami gravement atteint, condamné. Il avait dîné joyeusement quand, étranglé par une attaque brutale, il s'étouffa. Il peut à peine atteindre l'aube. Ainsi donc, en quelques heures, après avoir rempli tous ses devoirs d'homme bien portant, il est mort. Lui qui remuait l'argent sur terre comme sur mer, le voici, alors que tout lui réussit et que l'argent afflue, foudroyé en plein élan.

A propos, qui était le premier ministre russe lorsque Dostoïevski publia les Karamazov et qui était le grand chancelier d'Angleterre lorsque Hamlet fut joué pour la première fois ? Curieux qu'on ne se rappelle jamais le nom de personnes tellement plus importantes, n'est-ce pas, en leur temps, que Shakespeare ou Dostoïevski.

Ce sont des menteurs, ceux qui prétendent que le fatras de leurs affaires les empêche de se consacrer à l'étude. Ils jouent les hommes très pris, ils en rajoutent, ils vont se chercher eux-mêmes de quoi s'occuper. Moi je suis libre, Lucillius, je suis libre, et partout où je me trouve, je suis tout à moi. Je ne m'abandonne pas aux choses, je m'y prête, sans chercher de prétextes pour perdre mon temps. Lorsque je me consacre à mes amis je ne me détourne pas pour autant de moi-même. Je ne m'attarde pas avec des gens rencontrés au hasard de telle ou telle nécessité de la vie sociale. Je ne vis qu'avec ce que l'humanité compte de meilleur.

Oui, je te recommande la retraite. Frapper aux portes hautaines des puissants, dresser la liste alphabétique des vieillards sans héritier, jouir au Forum d'un prestige absolu : pouvoir jaloux et fugace, et à vrai dire, misérable.

Drôles dans ces cocktails, tous ces humains recouverts d'étoffes, qui gravement parlent comme s'ils n'étaient pas hémorroïdaires et nus et misérables sous leurs smokings et leurs décorations, et les inférieurs inmanquablement tentent d'approcher les supérieurs qui s'embêtent avec ces inutiles et tâchent de s'en débarrasser pour approcher un profitable sursupérieur qui s'embêtera avec eux. Comment ne pas leur donner une tendresse de pitié ?

Pitié aussi de cette mamelue à grosse croupe aperçue à ce cocktail. J'étais elle, attendri de pitié lorsque, faisant enfin la connaissance d'un important barbu, elle s'est empressée d'articuler, comme en passant, le nom d'un ministre avec lequel elle a annoncé avoir déjeuné avant-hier, avertissant ainsi le barbu qu'elle faisait partie d'un groupe de considérables et que, par conséquent, elle pouvait être reçue, car si le barbu la recevait chez lui et lui faisait connaître ses propres considérables sociaux, elle lui ferait connaître les siens, et ainsi ils gagneraient tous deux à cette agréable alliance. Et en effet, la grosse avide a été jugée intéressante et charmante, car elle En était, et pouvait être utile. Une miraculeuse fois de plus, j'étais soudain elle, attendri par sa lamentable victoire qui ne l'empêcherait pas de mourir bientôt dans sa graisse.

Epilogue : « Le beau Danube bleu »

Tu penses que le gladiateur tué à la fin du spectacle est plus heureux que celui qui est tué au milieu ?

.....

Tu crois qu'il existe un homme assez stupidement accroché à la vie pour aimer mieux être égorgé au vestiaire que dans l'arène. On se donne bien du souci pour peu de chose. Au fond quelle importance d'éviter plus ou moins longtemps ce qui est inévitable ?

Voilà une petite vieille qui se vante de sa grande vieillesse ! Qui aurait pu la supporter si elle avait atteint la centaine ? : :

Ô vous, chères élancées fragiles tournoyantes dont le pliable corps veut les enlacements de l'homme adoré, vous, futiles froufrouantes Viennoises...

Dis-moi, quand je sors

... sentimentales chères idiotes aux yeux lâchement palmés de bleu,

« Tu peux ne plus jamais revenir. »

ô vos nez retroussés à facettes, ô vos cheveux de lins tressés en diadème ou en nattes roulées sur les oreilles, ô vos petites passions délicates et vos sentiments pas profonds.

Quand je reviens :

Ô vous, si jolis futurs cadavres, ô vous tournoyantes dont les éclatantes dents tendues vers le cavalier bien-aimé sont l'annonce et le commencement du définitif squelette rigoleur camus,

« Tu peux ne plus jamais sortir »

ô Viennoises chéries qui, tout à l'heure avant la danse, assises à vos grêles tables, vous arrêtiez soudain de mignonement dépecer vos croissants aux noix et l'une à l'autre chuchotiez avec passion le grand événement soudain, la chère arrivée des officiers, chuchotiez l'une à l'autre die Offiziere kommen,

(les deux) *die Offiziere kommen !*

La vie, c'est une pièce de théâtre : ce qui compte ce n'est pas qu'elle dure longtemps, mais qu'elle soit bien jouée. L'endroit où tu t'arrêtes, peu importe. Arrête-toi où tu voudras pourvu que tu te ménages une bonne sortie.

...et vos seins étaient contre les mâles poitrines, et vous aspiriez les petites salives de bonheur, graciles Viennoises tournoyantes à mon affreux délice tandis que j'écoute le Danube bleu et que j'oublie mon ami Marcel allongé et pourrissant.

(Les deux, en voie off) : *Sache que tu mourras, et que cet autre qui t'a fait du mal connaîtra l'agonie, dame d'honneur de sa mort assurée. Alors de ta pitié pour ce semblable et futur agonisant naîtra une tendresse. Oui ce méchant qui a voulu te nuire est aussi un pauvre condamné à mort, ton frère en la mort. Il connaîtra les horreurs de la vallée de l'ombre de la mort, et ses mains repousseront les draps, ses mains grifferont et bêcheront sa poitrine pour en ôter la mort, et il voudra respirer encore une fois, vivre encore une fois. Alors, devant ce malheur qui l'attend, terrible malheur, car la vie est unique et il n'y a pas de vie après la mort, comment lui en vouloir, comment en vouloir à ce pauvre méchant et condamné à mort, comment ne pas lui donner une tendresse de pitié, la lui donner en ton cœur, sans qu'il le sache ?*

